

OFFRIR LE MONDE

DÉBATS • PLANÈTE

## Crise climatique : « Les mots des décideurs ne coïncident plus avec la rapidité des bouleversements du monde »

### TRIBUNE

**Olivier Hamant**

Biologiste

Les expressions « réchauffement climatique », « érosion de la biodiversité » ou « développement durable » sont périmées, juge le biologiste Olivier Hamant qui, dans une tribune au « Monde », propose une mise à jour sémantique.

Publié aujourd'hui à 17h00, mis à jour à 18h39 | Lecture 4 min.

Article réservé aux abonnés

**E**t si l'échec des COP était aussi un problème de vocabulaire ? A l'heure des turbulences sociales, écologiques et géopolitiques, et dans un monde qui change rapidement, le décideur a plus que jamais besoin d'être à jour. Or nous entendons encore des discours parlant de « réchauffement climatique », d'« érosion de la biodiversité » ou de « développement durable ».

Voici, à toutes fins utiles et à l'adresse des décideurs, une proposition de mise à jour pour dépasser ces expressions périmées.

### « Crise » climatique

Commençons par le « réchauffement climatique » qui pourrait donner l'impression que notre problème principal est le thermostat, c'est-à-dire la température moyenne de la Terre.

Les scientifiques – notamment le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) – parlent aujourd'hui de « crise » climatique, car le principal problème n'est pas la température moyenne : ce sont les multiples fluctuations – tempêtes, inondations, sécheresses, crises sociales – qui seront plus fréquentes et de plus grande amplitude.

**Lire aussi :** [« Réduire la population contribuerait à l'atténuation du réchauffement climatique »](#)

Continuer à parler de réchauffement climatique alors que le Canada fait l'expérience d'un dôme de chaleur à 50 °C en 2021 ou que l'Europe fait l'expérience de deux mois de canicule en 2022, c'est du déni sémantique.

Parlez-vous encore d'« érosion de la biodiversité » ? Le rythme de disparition des espèces sur Terre est de cent à mille fois supérieur à la période préindustrielle et de 30 % à 40 % des espèces sont

aujourd'hui menacées de disparition.

## Effondrement

Les scientifiques, notamment l'Union internationale pour la conservation de la nature ([UICN](#)), parlent désormais d'effondrement de la biodiversité, simplement parce que c'est un fait établi. La menace directe pour les humains est la disparition des services écosystémiques associés : alimentation, biomatériaux, médecine, purification de l'eau et de l'air ou régénération des sols dépendent d'un niveau de biodiversité élevé. Encore une fois, parler d'« érosion » et non d'« effondrement », c'est prendre de l'aspirine pour éviter de voir la réalité en face.

Newsletter abonnés

« La lettre des idées »

Votre rendez-vous avec la vie intellectuelle

[S'inscrire](#)

Pensez-vous encore que la crise socioécologique dans laquelle nous sommes est le produit de la domestication du feu, de l'agriculture, voire de la révolution industrielle ?

**Lire aussi :** [« Avec l'érosion de la biodiversité, nous perdons des milliers et des milliers de mondes »](#)

Encore une fois, si ces évolutions anciennes ont eu leur rôle, les scientifiques (notamment le chimiste américain Will Steffen et le Stockholm Resilience Centre) montrent que cette crise décolle vraiment en 1950, dans ce que certains économistes appellent encore les « trente glorieuses », et que les autres, plus éclairés, appellent la « grande accélération ». Ignorer le caractère récent de la crise, c'est refuser d'en faire un objet politique. C'est acter notre impuissance dans les mots.

Parlez-vous encore de « développement durable » ? Ce concept, fruit du rapport [Brundtland](#) des Nations unies en 1987, était pourtant mort dès sa création. En effet, le développement ne peut être durable que dans un contexte où nous n'avons pas encore dépassé les limites planétaires. Or nous avons commencé à dépasser ces limites dès le début des années 1970.

Le tout premier [jour du dépassement](#), qui cristallise cette limite, était le 25 décembre 1971 : nous accumulons déjà six jours de dette écologique cette année-là.

### **« Ce qui suscite la révolution sémantique en cours dans le monde scientifique, c'est l'entrée dans un monde turbulent et déroutant. La fluctuation dit à la fois l'oscillation et l'imprévisibilité »**

En 2022, nous en sommes au 28 juillet. D'ailleurs, à quoi ressemblerait un « développement non durable » ? Beaucoup préfèrent parler de développement tout court, quand il s'agit de niches ou de territoires où des progrès restent à accomplir. Pour le reste, il s'agit surtout de parler de « postcroissance », c'est-à-dire d'[un monde qui a dépassé les limites planétaires](#) et qui entretient une fiction économique. Pour paraphraser [Bruno Latour](#) (1947-2022), il va nous falloir « atterrir ».

On le voit, les mots sont les véhicules de la colonisation des esprits. Malheureusement, l'inertie de leur utilisation ne coïncide plus avec la rapidité des bouleversements du monde et des progrès scientifiques. Alors, peut-être faut-il imaginer un mot pour incarner ce changement de vocabulaire, et ce qu'il implique. Je propose l'expression « monde fluctuant ». En effet, ce qui suscite la révolution sémantique en cours dans le monde scientifique, c'est l'entrée dans un monde turbulent et déroutant. La fluctuation dit à la fois l'oscillation et l'imprévisibilité.

**Lire aussi :** [« La croissance économique exceptionnelle des “trente glorieuses” a eu son revers, en particulier sur le plan environnemental »](#)

Pourquoi cette expression plutôt qu'une autre ? Un monde fluctuant reflète les crises sociales, écologiques et géopolitiques. Mieux, la fluctuation peut servir de guide pour les décideurs. En particulier, « développement durable », « performance économique », ou « compétitivité » sont des concepts d'un monde stable. Dans un monde instable, la priorité bascule vers la gestion des pénuries, des accidents climatiques et sociaux, ou des conflits géopolitiques.

De façon plus opérationnelle, reconnaître que nous vivons dans un monde fluctuant oblige à changer le compas du progrès humain, de la performance (augmenter l'efficacité et l'efficacité) vers la robustesse (maintenir le système stable malgré les fluctuations). Il s'agit ni plus ni moins que de donner de la chair au concept creux de « durabilité ». Alimenter la robustesse dans un monde fluctuant est le moyen de rendre la « durabilité » opérante.

## Long terme obsolète

Une propriété contre-intuitive – mais fort utile aux décideurs – des fluctuations est qu'elles rendent le long terme obsolète. En effet, dans un monde fluctuant, le climat prévu pour 2100 peut advenir nettement plus tôt. C'est d'ailleurs ce qui s'est passé au Canada en 2021 : un climat « aberrant ».

Pour le décideur, cela implique qu'il n'est plus temps de préparer le long terme, il s'agit plutôt de créer les conditions de résistance aux fluctuations dès aujourd'hui, c'est-à-dire créer de la robustesse. Un peu comme dans une tempête où on ne pense plus à sa destination, mais plutôt à réparer ou consolider son bateau.

**Lire aussi l'entretien :** [Magali Reghezza-Zitt, géographe : « Pour s'adapter au changement climatique, plus on tarde à agir, moins on sera libre de choisir »](#)

Un peu d'optimisme pour terminer cette mise à jour : nous ne manquons pas de solutions pour habiter la Terre ; nous avons surtout trop de solutions contre-productives héritées du « monde stable ». Le basculement vers la robustesse dans un monde fluctuant permet d'ores et déjà de filtrer certaines propositions. Incarnée dans l'agroécologie, l'économie sociale et solidaire ou encore les sciences citoyennes, la robustesse est un critère simple pour avoir des perspectives durables.

Le « monde fluctuant » n'est qu'une expression. Mais la robustesse qu'elle implique est aussi, et peut-être surtout, une vision qui prend acte de la « crise climatique », de l'« effondrement de la biodiversité », ou de la « grande accélération », pour enfin cohabiter avec la Terre.

¶ **Olivier Hamant** est directeur de recherche à l'Institut national de recherche pour l'agriculture, l'alimentation et l'environnement (Inrae), au sein de l'École normale supérieure (ENS) de Lyon et de l'Institut Michel-Serres. Il est l'auteur de *La Troisième Voie du vivant* (Odile Jacob, 320 pages, 24,90 euros).

## Ecrire l'histoire de l'environnement

Le Printemps de l'histoire environnementale, porté par le Réseau universitaire de chercheurs en histoire environnementale (Ruche), s'est tenu du 1<sup>er</sup> au 17 juin. Il vise à donner plus de visibilité à l'approche historique et à la longue durée dans la compréhension des bouleversements écologiques actuels. Il repose sur des initiatives locales pensées comme des espaces de médiation des savoirs et des interrogations citoyennes, afin de renforcer les liens entre recherche

universitaire, associations, institutions et public. Les textes sont issus des travaux des historiens participant l'initiative, et leur publication se poursuivra sur le site du *Monde* jusqu'à la fin du mois de juin.

- « L'adoption et l'évolution des systèmes énergétiques ne se sont jamais faites via de pacifiques transitions », par François Jarrige, maître de conférences en histoire contemporaine à l'université de Bourgogne, et Charles-François Mathis, professeur d'histoire contemporaine à l'université Paris-I-Panthéon-Sorbonne
- « Que s'est-il passé depuis cinquante ans pour que, malgré des centaines de sommets, conférences, traités et conventions, les dérèglements planétaires ne cessent de s'aggraver ? », par Christophe Bonneuil, directeur de recherches au Centre de recherches historiques
- « L'acceptabilité des pollutions industrielles est une invention du monde contemporain », par Renaud Bécot, maître de conférences en histoire (Pacte, Laboratoire de sciences sociales, Science Po Grenoble), et Thomas Le Roux, chargé de recherches au CNRS (Centre de recherches historiques, EHESS)
- « Dans l'itinéraire désastreux pour l'environnement qu'a suivi l'agriculture bretonne, la responsabilité historique de l'agrobusiness et de l'Etat est engagée », par Clémence Gadenne-Rosfelder, doctorante en histoire à l'EHESS, et Léandre Mandard, doctorant en histoire à Sciences Po Paris
- « La croissance économique exceptionnelle des "trente glorieuses" a eu son revers, en particulier sur le plan environnemental », par Yann Brunet, doctorant en histoire contemporaine à l'université Lumière-Lyon-II, et Stéphane Frioux, maître de conférences en histoire contemporaine à l'université Lumière-Lyon-II

- « Il est temps que les enjeux de santé environnementale et de santé au travail fassent cause commune », par Judith Rainhorn historienne, professeure à l'université Paris-I-Panthéon-Sorbonne - CHS/Maison française d'Oxford
- « Des techniques de pêche néfastes d'un point de vue environnemental restent autorisées au sein des aires marines protégées » par Romain Grancher, chargé de recherche au CNRS, Laboratoire Framespa
- « *Le greenwashing a permis de faire diversion en se satisfaisant de demi-mesures ou de fausses solutions* » Laure Teulières maîtresse de conférences en histoire contemporaine à l'université Toulouse Jean Jaurès

**Voir moins**

**Olivier Hamant** (Biologiste)

## Services